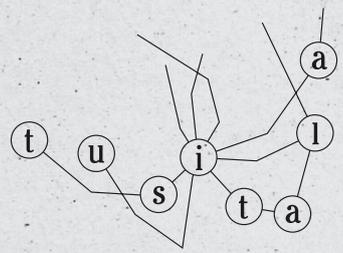


ANDRÉ de RICHAUD

Lauréat du
Prix Nocturne 2012

Postface de
Benoît Virot



Éditions Tusitala
Collection Insomnies



LA NUIT AVEUGLANTE

INSOMNIES

Carton rouge à André de Richaud

Postface de
Benoît Virot

La découverte de Richaud commence par un livre. Voire un titre. Et même un sous-titre : sous les belles lettres Art nouveau de *La Nuit aveuglante*, dans son édition Marabout 1972, un manifeste aussi osé qu'insensé, écrit dans une insignifiante typographie, éclipse tout le reste : « Le livre maudit d'un écrivain maudit ». Dans la librairie de cape et d'épée où j'avisai cette édition, cette phrase décida de ma passion pour Richaud et de mon vertige face au texte. La collection qui l'accueillait (Mandiargue, Boulgakov, Nerval, mêlés à *Dracula*, Paul Féval, Jean Ray) aidait au prestige ; la couverture, au masque rouge rongé par le temps, dégouttant sous une lune amaigrie de haillons sur un sol stellaire, promettait beaucoup – beaucoup d'artifices. Plus tôt, en 1966, une autre édition, devenue un trésor bibliophile, traduisait déjà la force d'aveuglement du texte. Dessinée par Odette Ducarre, la reliure prune foncé de l'édition Robert Morel, ornée de belles gardes noires, représente un masque percé de deux yeux (humains ? animaux ?) qu'on peut à loisir ouvrir ou fermer, endormir ou animer, à l'aide d'un mécanisme. L'achevé d'imprimer de cette même édition commence par ces mots : « Pour écarter le malheur, ce roman d'André de Richaud (...) a été imprimé... »

La réputation de « maudit » colle à la peau de Richaud, autant qu'un masque à son héros. La gloire précoce de ses 20 ans le cède dans la mémoire littéraire au souvenir d'un fantôme mendiant dans

Saint-Germain ; l'admiration, au pathétique ; la réputation de nouveau Delteil à celle d'Artaud au petit pied. Richaud vécut écartelé, dans un état de mort intérieure qu'il a passé sa vie à réfuter et à nourrir, pris au piège d'ambitions, de désillusions et d'une solitude indémêlables ; cela en dépit de son lyrisme, de sa faconde et de son art du théâtre. À 18 ans, l'homme saluait le soleil en grec et lui avançait une chaise quand il entrait dans sa chambre. « *Voix forte. Gorge chaude. Langue assoiffée. Mains vivantes, oiseaux de nuit... Un corps immense, plein de souvenirs. Amoureux. Sachant offrir comme tous ceux qui savent mendier. menteur comme tout homme du midi. Fabuleux. Inventeur.* » Ainsi le décrit son éditeur Robert Morel, quelques mois après sa disparition, dans la préface à *Je ne suis pas mort* (1968).

La jeunesse de Richaud est provençale : drômois d'origine, il vivra de l'autre côté du Ventoux, dans les bras de la Sorgue, en Vaucluse. Orphelin de père à 5 ans, de mère à 14, il est élevé par son grand-père et placé à l'internat. Pierre Seghers, son compagnon au collège de Carpentras, le compare à un Greco, témoignant de sa « peur des autres, au point de se faire coller le dimanche pour n'avoir pas à se montrer dans la rue ». Richaud vit dans un monde intérieur, d'enchantements, comme un théâtre. Et passe son adolescence à courir entre combes et forêts : le paysage du Comtat domine toute son œuvre, dans des chants lyriques ébouriffants. Eau ou feu, ténèbres ou clarté, été ou hiver, la montagne est toujours aussi vive, matérielle, minérale et révélatrice, dotée d'« une franchise que le pays d'Oïl a perdue depuis longtemps ».

Étudiant à Aix, Richaud fait à 17 ans la connaissance d'André Gaillard, poète des *Cahiers du sud*, puis rencontre, grâce au patronage de Joseph d'Arbaud, Giraudoux, Mauriac et se prend à rêver d'une vie parisienne. Il publie un premier récit, *Comparses* ; une *Vie de Saint Delteil*, en forme de lettre hommage hallucinée à l'auteur

de *Choléra*, dont il loue l'infinie sensualité ; et surtout cette œuvre unique, *La Création du monde*, rédigée en quelques jours avant la Pâques 1929. 1930 : le jury du prix du Premier roman écarte à quelques voix près *La Douleur* pour « immoralité », tout en louant son « don de seconde vue ». Richaud a 23 ans et affiche aux terrasses de Saint-Germain sa verve méridionale et son goût des légendes. Là, l'être solaire en exil entame une lente et irréversible destruction de soi. Après avoir quitté l'éducation nationale (il enseignait à Meaux), il ne vit plus que de succès éloignés et de relations mondaines, comme le couple de Fernand et Jeanne Léger, chez qui il vivra jusqu'à la mort de Jeanne en 1950. Un séjour au Mont Athos, vingt ans avant celui d'Augiéras, est l'éphémère occasion d'un retour au monde : « Ce pays vous dénude (...) l'homme le moins digne de ce nom [y] devient vraiment le centre du monde ».

Suivent trois romans en quatorze ans : *La Fontaine des lunatiques*, *L'Amour fraternel* et *La Barrette rouge*, contes cruels paysans et nocturnes. Puis un tir groupé à la Libération avec *La Confession publique*, *La Nuit aveuglante* et *Le Mauvais*. En 1950, Seghers recueille ses poèmes sous le titre *Droit d'asile*. Piccoli joue ses pièces au théâtre. Jean-Louis Barrault tente de l'adapter au cinéma – avant Buñuel et Agnès Varda. Mais Richaud traverse une misère noire, multiplie les séjours en maisons de santé et finit à l'hospice de Vallauris, jeté là « comme un os », les volets ouverts sur Betelgeuse. Il est soutenu de loin en loin par Cocteau, Seghers, Jean Denoël, et surtout son éditeur devant l'Éternel, Robert Morel, premier à l'exhumer de l'enfer éditorial avec la publication de quatre textes (deux inédits, deux rééditions) entre 1965 et 1968. Il lui envoie alors 15 francs pour chaque page d'inédits. « Envoie-moi tout ce que tu écris : voilà timbres et enveloppes (...). *La Nuit* ne se vend pas du tout. Les libraires me retournent les exemplaires en très mauvais état. C'est bête. Mais tu

sais, je ne désespère pas ; je publierai tout, mais pour réveiller les œuvres anciennes, il me faut de l'inédit. Je t'en prie, je t'en supplie, écris la fin du monde, écris tes mémoires, écris ton voyage sur la lune. J'attends. Je publierai tout. » Déclaration d'amour d'un éditeur dont les plus belles pages sont liées à trois noms croisés à Lyon pendant la Résistance, trois anges noirs qu'il s'était toujours juré de publier : Joseph Delteil, Loÿs Masson, André de Richaud. *La Nuit aveuglante* se vend mal (736 exemplaires sur un tirage de 5000 en 1968, année de sa mort) ; *Je ne suis pas mort* – qui marque sa résurrection littéraire et lui permet de retrouver un éditeur, quand un journal l'enterre prématurément en 1965 – beaucoup mieux (3339 sur 4500). Mais Richaud meurt aimé.

« *Au fond, peut-être suis-je mort* » passe son temps à se demander le héros de *La Nuit aveuglante*, prisonnier d'un univers figé, comme de sa propre vie. L'auteur aussi. Chaque livre de Richaud a ce côté journal intime universel : leur substrat autobiographique et métaphysique est tel que le monde entier passe à travers le prisme du « je », de l'égoïsme de l'auteur... et peut s'y reconnaître. *La Nuit aveuglante* est tout à la fois une ode à la montagne, une suite de tableaux fantastiques, le testament d'un impie, une réflexion sur le regard et un journal d'écriture, mais c'est d'abord une construction intérieure, une pure architecture mentale, où le « je » apparaît comme un « autre », un double que l'auteur refuse de voir en face : et l'on finit par douter de tout, même de la fiction, et par lire l'autoportrait foudroyé, terrifiant d'un homme qui réinvente sa vie de la plus noire des manières en « sculptant le néant ». La fiction colle à Richaud, comme si les pages du livre ne voulaient plus se détacher de sa vie.

« *Un grand roman, c'est une ville muette et trouée de meurtrières, et on en parcourt, un peu effrayé, la nuit, les douves aux reflets d'étain ; cherchant entre les créneaux l'étoile dont on va dire à tout*

le monde qu'elle nous a guidé alors qu'on n'était ni guidé ni suivi par rien. Seulement par cette ombre implacable qui vous poursuit (...) et vous sert à créer des mirages ». Richaud donne au soir de sa vie cette définition du roman, comme d'une architecture gothique. Étonnante confession d'un homme qui a trop d'ombre, mais une ombre vitale, qui lui sert à projeter, à donner du relief, à faire vivre ses personnages. Gothique, *La Nuit aveuglante* l'est assurément, par ses demeures peuplant l'esprit de Cyprien d'étranges visions, ses ruines, sa « porte de l'Enfer » et ses fenêtres sans vitres ressemblant à des « yeux crevés ». Au milieu de cette nature morte peuvent se déployer librement ses cortèges de visions fantastiques, de philosophes fous, de têtes coupées, de jeunes hommes foudroyés, de voix sans corps, de portes sans clefs, d'oiseaux de nuit annonçant la mort, de murs hantés, de doubles réels, littéraires ou de quelques ancêtres...

« *La poésie d'André de Richaud*, écrit Marc Alyn dans un fabuleux volume de la collection Poètes d'aujourd'hui, *naît de la nuit ; elle dissout le Provençal de grand soleil pour libérer l'homme intérieur, le créateur, le poète.* » Ce n'est pas le moindre des paradoxes que telle œuvre ait été conçue au pied du Ventoux, paysage aride, grandiose et changeant. C'est à un retournement du monde que nous convie Richaud. « *Je ne vois dans l'univers que symboles, images et métaphores* ». Voici le prix à payer pour avoir habité un univers dense, extrême, trop bien nourri. C'est l'éclat des paysages rouges de Braque. Le drame d'un pays où se fondent le ciel et la terre, où le relief change à tout instant la donne du paysage. Il faut, en quête de mystère, bien chercher les grottes, les combes ou les dépressions. Les creux de ce monde, à l'image de l'oxymore choisie par Richaud comme titre et comme manifeste : « *La Nuit aveuglante* » serait une nuit cérébrale, intérieure, impossible. Une nuit sans tache et sans étoile.